
WILLIAM
McILVANNEY
IAN RANKIN
RIEN QUE
LE NOIR
RIVAGES/NOIR

Glasgow, octobre 1972. Lorsqu'un cadavre en costume est découvert dans une ruelle sombre à l'arrière du pub Le Parlour, il est aussitôt identifié : Bobby Carter, l'avocat qui mettait ses talents au service de la pègre. Enfin, de l'un de ses chefs, Cam Colvin. De l'avis général, ce qui est arrivé à Bobby Carter n'a rien de surprenant.

Le jeune policier Jack Laidlaw est lui aussi précédé d'une solide réputation. Il a tendance à travailler en solitaire et à se moquer de la hiérarchie. Mais il a un sixième sens pour interpréter les signes que les autres ne voient pas. La police doit trouver rapidement qui a tué Bobby Carter car les différents gangs de la ville sont prêts à s'entretuer. Contre l'avis de ses chefs, Laidlaw va suivre une piste qui le mènera à la vérité et à la conclusion qu'il n'y a pas d'autre issue « que le noir ».

William McIvanney est connu comme le fondateur du « Tartan noir » grâce à sa série consacrée à l'inspecteur Jack Laidlaw. Il a été récompensé entre autres par le Silver Dagger de la Crime Writers Association.
Ian Rankin est le créateur de l'inspecteur John Rebus dont les aventures ont été traduites dans une trentaine de langues. Il a brillamment relevé le défi de compléter le manuscrit de *Rien que le noir* que McIlvanney avait laissé inachevé.

« McIlvanney, le Parrain du roman noir écossais, m'a fait comprendre que le polar était de la littérature. » Ian Rankin

WILLIAM McILVANNEY
IAN RANKIN

RIEN QUE LE NOIR

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Fabienne Duvigneau

Collection fondée par François Guérif

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon
et Valentin Baillehache

Titre original : *The Dark Remains*

Couverture : *Waiting the train* © Finn Munro-Lafon –
à la mémoire de Jacqueline Munro-Lafon.

© The Estate of William McIlvanney and John Rebus Ltd, 2021

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5594-5

OCTOBRE 1972

PREMIER JOUR

1

Toutes les villes regorgent de crimes. Elles en sont le terreau. Rassemblez suffisamment de personnes en un même endroit et, invariablement, la malveillance se manifestera d'une manière ou d'une autre. Telle est la nature de la bête. En général, elle dort, tapie sous la conscience du citoyen lambda. Nos soucis quotidiens obscurcissent le sens aigu que nous pourrions avoir du danger. C'est seulement par intermittence (lorsque, par exemple, se produit une catastrophe comme Ibrox[1] ou qu'un Bible John[2] s'étale à la une des journaux) que les gens mesurent à quel point ils frôlent à chaque instant un danger potentiel. Ils perçoivent parfois avec une plus grande acuité qu'une menace étrange, omniprésente, rôde à la lisière de ce qui paraît la normalité. Leur revient à nouveau l'impression que nous marchons sur une membrane d'une extrême minceur, à travers laquelle nous sommes susceptibles à tout moment de passer et de basculer dans un monde de ténèbres.

1. Mouvement de foule dans le stade d'Ibrox à Glasgow en 1971 qui fit 66 morts et plus de 200 blessés.

2. Tueur en série jamais identifié qui aurait assassiné trois femmes entre 1968 et 1969 à Glasgow. L'enquête ne fut jamais résolue et demeure l'une des chasses à l'homme la plus célèbre d'Écosse. (*Toutes les notes sont de la traductrice*.)

Peut-être alors se sentent-ils moins à l'abri, moins protégés, qu'ils croyaient l'être.

Voilà à quoi songeait le commissaire Robert Frederick, chef de la brigade criminelle de Glasgow. Après la disparition d'un homme nommé Bobby Carter, sa ville risquait de perdre le sentiment de tranquille sécurité qu'elle avait connu jusqu'à présent. L'après-midi, la famille de Carter avait signalé à la police qu'il n'était pas rentré chez lui depuis deux jours. Ce qui, en soi, ne plongeait pas Frederick et son équipe dans un abîme de tristesse. Bobby Carter était un criminel de carrière. Ou plutôt, un avocat astucieux et vénal qui ne se contentait pas de côtoyer des criminels mais macérait avec eux dans un même bain d'eau croupie. Ayant reçu une bonne éducation, issu d'une famille respectable, Carter avait choisi de consacrer sa vie professionnelle à protéger et guider la racaille qui opérait précisément sur le territoire de Frederick. Son travail consistait à déplacer de l'argent sale afin de le soustraire au fisc. Les espèces étaient blanchies dans l'achat d'entreprises aux finances irréprochables, florissantes, et il appartenait à Carter de s'assurer que le contrat favorise toujours l'acheteur aux dépens du vendeur.

Le regard dans le vague, assis à son bureau méticuleusement ordonné, le commissaire s'inquiétait du vide que cette disparition pourrait créer au sein de la fraternité criminelle de Glasgow, ainsi que des forces violentes qui se précipiteraient pour le remplir. On savait que Carter était le bras droit de Cam Colvin, l'un des rares à qui celui-ci accordait sa confiance. Le seul nom de Colvin suscitait la peur, depuis le jour où, encore adolescent, il avait franchi la porte d'un dispensaire et exigé de voir le médecin. Il n'avait pas répondu à la secrétaire qui lui demandait la raison de sa visite, mais s'était retourné pour montrer le couteau planté entre ses épaules. Cam Colvin n'était décidément pas un homme dont on pouvait se moquer ou provoquer la colère, aussi y avait-il lieu de craindre que les conséquences de la disparition de Carter

débordent largement l'univers des gangs et affectent toute une population d'innocents.

Les pensées du commissaire furent interrompues par de brefs coups frappés à sa porte. Sans attendre d'y être invité, l'inspecteur Bob Lilley entra et referma le battant derrière lui.

« Quelles sont les réactions ? » interrogea le commissaire.

Lilley prit une profonde inspiration. « Certains espèrent qu'il a été enlevé par des extraterrestres et emmené dans une autre galaxie.

– Qui a dit ça ?

– À votre avis ?

– Laidlaw ? » Le commissaire regarda Lilley hocher la tête. « Justement, je voulais vous en parler.

– Commissaire… Jack Laidlaw n'est pas une inconnue dans l'équation. Sa réputation n'est plus à faire. C'est pourquoi il a atterri chez nous, je présume. Qui s'est-il mis à dos ce mois-ci ?

– Qui reste-t-il ? » Frederick se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. « Je reçois toujours le même message : c'est un bon élément, doté d'un sixième sens sur le terrain...

– Mais… ?

– Mais il faut le canaliser, pour en tirer le meilleur.

– Je ne me sens pas trop de jouer les baby-sitters, commissaire…

– Une ou deux semaines, c'est tout, jusqu'à ce qu'il ait pigé comment on fonctionne. »

Lilley acquiesça pensivement. Plus détendu, Frederick enchaîna : « On se retrouve au pot de retraite de Ben Finlay ce soir ?

– Ne vous inquiétez pas, commissaire… Je veux être sûr que le vieux se tire vraiment, cette fois.

– Emmenez Laidlaw. Que l'équipe ait l'occasion de mieux le cerner…

– Finlay l'a déjà invité. À ce qu'il paraît, ils se connaissent de longue date. Rien que ça, c'est un point en défaveur de la

nouvelle recrue. » Lilley marqua une pause. « J'imagine qu'il n'y a pas plus d'infos au sujet de Bobby Carter ?

– C'est *moi* qui devrais vous poser cette question.

– On est passés à son bureau en ville et on a discuté avec la famille. Ils ont attendu vingt-quatre heures avant de nous prévenir parce qu'il n'est pas rare qu'il plonge de temps en temps.

– C'est-à-dire ?

– Une nuit au casino, suivie d'un jour pour récupérer en pionçant quelque part.

– Mais là, ce n'est pas le cas ?

– Parmi tous les établissements qu'on a interrogés, aucun ne l'a vu.

– Vous avez parlé à ses associés ?

– Je continue d'espérer que ce ne sera pas nécessaire… Une fois qu'on aura contacté Cam Colvin, il faudra se taper les camps adverses.

– À savoir John Rhodes et Matt Mason. » Le commissaire hocha lentement la tête. « Doucement, doucement[1], Bob. Comme la série.

– Mais avec un peu plus de réalisme, hein ? » Lilley tournait déjà les talons.

« Gardez un œil sur Jack Laidlaw, Bob. Je préfère qu'il soit dans la tente, comme dit Lyndon Johnson[2]… si vous voyez ce que je veux dire. »

Lilley acquiesça de nouveau et sortit, abandonnant son supérieur à la contemplation de la porte fermée. Enlevé par des extraterrestres, oui. Une meilleure fin que celles qu'il imaginait.

---

1. *Slowly, Slowly* : série policière diffusée par la BBC durant les années 1970.

2. Citation du président américain Lyndon B. Johnson à propos du directeur du FBI J. Edgar Hoover : *« It's probably better to have him inside the tent pissing out than outside the tent pissing in. »* Mieux vaut qu'il soit dans la tente à pisser dehors, que dehors à pisser dedans.

2

Conn Feeney compta ses clients. Ce ne fut pas long. Le Parlour était un endroit très animé autrefois. Quand les chantiers navals tournaient à plein régime, il avait au moins six gars debout au comptoir les soirs de paye. L'achat du pub, conclu par une poignée de main après qu'il eut gagné le gros lot au loto sportif, lui avait paru un bon investissement. C'était mieux en tout cas que de travailler sur les docks. Là-bas, il ne s'était jamais senti à l'aise. Il se rappelait avoir emmené Tara au cinéma une fois, elle devait être âgée de huit ou neuf ans. Ils marchaient main dans la main lorsqu'un homme sur le trottoir en face avait lancé : « Salut, Willie !

– Salut, Tam, avait-il répondu. Fait bon ce soir, hein ? »

Tara demanda ensuite pourquoi l'homme l'avait appelé par un prénom qui n'était pas le sien.

« Il m'a confondu avec quelqu'un », avait-il expliqué.

Il n'avait pas voulu fracturer encore davantage l'innocence de la fillette. On le connaissait sous le nom de Willie McLean sur les docks parce que c'était le nom qu'il avait donné. À l'époque, signer Connell Feeney au bas d'un formulaire de demande d'emploi aurait été comme y inscrire un « Je vous salue Marie » et l'asperger d'eau bénite. Les catholiques n'étaient pas encore les bienvenus dans le fief protestant des chantiers de Clydeside.

« Fief », c'était un bon mot. Ses longues années d'études en autodidacte n'avaient pas été vaines. Souvent, il se disait : « Tu es trop bien pour cet endroit », avant de se rappeler qu'il en était propriétaire. Le Parlour était *son* fief. Son parcours scolaire n'avait servi qu'à étayer le préjugé qui cantonnait les garçons comme lui aux métiers manuels. Au bout du compte, il avait prouvé à ses professeurs qu'ils se trompaient.

Mais si l'on regardait bien, où était la preuve ? Aujourd'hui, on aurait pu ajouter « Pompes funèbres » sous le nom du pub, ça n'aurait pas choqué. Il examina d'un œil expert ses cinq clients. Le vieux Rab, assis à sa table habituelle, se soûlait avec une tranquille solennité. L'alcool anesthésiait sans doute un trouble qui le rongeait, psychique ou physique. Sa femme était morte, ses enfants, qui habitaient loin, ne l'appelaient ni ne lui écrivaient jamais. Il attendait simplement son heure. À ce moment-là, ils viendraient. Pour recueillir ses restes.

Susie et Marion étaient sorties « entre filles » comme elles le faisaient régulièrement. Toutes pomponnées, avec nulle part où aller hormis dans des souvenirs et des anecdotes remontant à leur jeunesse. Elles plongeaient parfois au fond de leurs sacs à main et exhumaient des photos qu'elles montraient à Conn. Jupes courtes, jambes qui s'empâtaient, yeux brillants dans l'attente de l'avenir et de ses plaisirs. Même maintenant, elles continuaient à pouffer et à rire. Elles buvaient du Cinzano avec de la limonade et une rondelle de citron, de sorte que Conn devait passer chez le marchand de légumes une fois par semaine pour acheter un unique citron.

Quant aux deux autres clients, il ne les connaissait pas. Un jeune homme et une jeune femme. Il avait déjà décidé que l'allure du garçon ne lui plaisait pas. Celui-ci était assis, un bras sur le dossier de la chaise de sa compagne, l'autre en travers de la table devant elle, comme s'il l'enfermait dans une muraille. Il ne manquait plus que du barbelé et un panneau « Défense d'entrer ». Il lui parlait en approchant son visage,

d'une voix assourdie mais insistante. Elle devait avoir dix-huit ans, guère plus, et lui à peine vingt. Elle semblait hésitante, comme si elle essayait d'évaluer le chemin le plus sûr pour échapper à l'avalanche de paroles qu'il déversait sur elle.

Conn connaissait bien la façon de draguer qui se pratiquait à Glasgow. Heureusement, ses deux filles étaient mariées, en sécurité. Quand le couple se leva brusquement et que la fille se pencha pour attraper son parapluie, il ne put s'empêcher de leur lancer, comme on jette une pièce porte-bonheur dans une fontaine : « Rentrez bien, tous les deux. Il fait un temps de chien dehors. »

Le jeune homme lui répondit par un sourire lubrique où se mêlaient espoir et anticipation. Lorsqu'ils furent sortis, Conn alla ramasser leurs verres et remarqua que la fille avait à peine touché au sien. C'était peut-être bon signe. Elle ne voulait pas perdre le contrôle. Le temps qu'il revienne derrière le bar et ouvre le robinet de l'évier, il s'aperçut que Rab avait achevé le long voyage qui le menait de sa table jusqu'au comptoir.

« Vous auriez dû m'appeler, dit Conn. Je vous l'aurais apporté.

– Le médecin m'a recommandé de faire de l'exercice. Je lui ai répondu que je marcherai beaucoup quand ils auront déplacé le dispensaire à deux kilomètres d'ici. Une demi-douzaine de blouses blanches, et on ne pourra pas choisir le docteur qu'on veut voir. C'est ça, le progrès, à votre avis ?

– Il faudra vous acheter des baskets, Rab.

– Vous avez déjà essayé de les cirer, ces pompes-là ?

– Non, j'avoue.

– Voilà pourquoi je n'en porterai jamais. Mon paternel disait qu'on ne doit jamais se fier à un homme qui ne possède pas une bonne paire de chaussures en cuir. »

Conn hocha la tête et s'abstint de répliquer que ce soir, comme tous les soirs, Rab était chaussé de pantoufles à motif écossais dont les semelles en caoutchouc rendaient l'âme. Il

servit deux mesures de whisky dans le verre posé sur le comptoir pendant que Rab cherchait de l'argent dans sa poche.

« Celui-ci est offert par la maison… Surtout ne caftez pas auprès de la direction, hein ?

– Vous êtes un type formidable, Conn.

– Dites-le à ma femme.

– Je voudrais bien, mais elle ne vient jamais ici.

– Elle trouve que c'est trop prétentieux. » Conn fit mine d'examiner le décor. « Tout ce velours, les candélabres… »

Il ne retenait déjà plus l'attention de Rab, qui se détournait lentement et entamait sa pénible marche pour regagner sa table. Le bruit de la porte s'ouvrant brusquement sur le monde extérieur mit aussitôt ses sens en alerte. Mais il ne s'agissait pas de skinheads ni d'une autre tribu locale. L'air froid s'engouffra dans le pub en même temps qu'une bourrasque de pluie. Le jeune couple se tenait sur le seuil, indécis, comme reconnaissant à peine les lieux. Puis ils entrèrent, et la porte claqua derrière eux. Le parapluie n'était qu'à demi fermé. Au début, Conn se demanda si c'étaient des gouttes de pluie ou des larmes sur le visage de la fille pâle comme un linge. Son compagnon avait perdu son bagout et sa belle assurance. Lorsqu'il put enfin parler, il déclara, plus fort que ce n'était nécessaire :

« On a trouvé un corps.

– Où ça ? interrogea Conn.

– Dans la ruelle derrière. »

Susie réagit au quart de tour. « Un clochard ?

– Un gros costaud, bien habillé. C'est tout ce qu'on a vu. »

Conn se débattait avec plusieurs questions. Y avait-il quelque chose qu'il devait faire, avant de prévenir la police ? Les flics demanderaient-ils à vérifier sa comptabilité ou à ouvrir son coffre-fort ? Il en doutait. Fallait-il alerter John Rhodes ? Mais dans ce cas, n'aurait-il pas l'air de penser que Rhodes était impliqué ?

« Vous êtes sûrs qu'il est mort ? demanda-t-il pour gagner du temps.

– À moins qu'il aime se vautrer dans une flaque quand il en trouve une, les bras et les jambes écartés.

– Allez jeter un coup d'œil, Conn », suggéra le vieux Rab.

C'était une façon comme une autre de différer l'inévitable, songea Conn. Il décrocha sa veste de la patère, et ce fut comme s'il avait donné un coup de baguette magique : tous les yeux étaient fixés sur lui, la salle endormie soudain s'animait.

« Est-ce qu'on peut se servir un verre ? demanda le jeune homme quand Conn passa à côté de lui.

– Attendez que je sois revenu », répondit-il avec autorité. Il ouvrit la porte et sortit dans le noir.

La pluie faiblissait, laissant de larges flaques entre lesquelles naviguer. La ruelle, ce n'était que cela : un passage conduisant aux entassements de caisses vides derrière le pub et à des poubelles en acier galvanisé qui avaient depuis longtemps perdu leurs couvercles, raflés par des enfants les utilisant comme des boucliers ou de redoutables cymbales. Il aperçut le corps entre deux d'entre elles. Depuis quand n'était-il pas venu ici ? Deux jours, au moins. L'homme, vêtu d'un costume, gisait à plat ventre ; sa cravate rouge reposait sur le côté, tel un ruban de sang. Son visage était présenté de profil, barré par quelques fines mèches poisseuses de cheveux noirs tombées de son crâne dégarni.

« Bobby Carter, putain, marmonna Conn. Ah bravo, Bobby. J'avais bien besoin de ça… »

Il retourna dans le pub, où personne n'avait bougé d'un centimètre pendant son absence. Il garda sa veste pour se servir une vodka, qu'il vida d'un trait.

« Alors ? demanda le jeune homme.

– Qu'est-ce que vous voulez boire ? » répondit Conn Feeney.

3

Le Top Spot, situé dans Hope Street, était le pub préféré de la brigade. Il y avait beaucoup de monde lorsque Bob Lilley arriva. Même au milieu d'une foule, Jack Laidlaw apparaissait comme un homme à part, facile à repérer, auréolé d'une sorte de halo radioactif. Ben Finlay était assis à une table encombrée de verres qu'il n'avait pas encore eu le temps d'avaler et de papiers d'emballage froissés. L'un de ses cadeaux, un exemplaire de *Playboy*, circulait dans la salle, ouvert sur la pin-up de sa double page centrale. Les femmes disséminées çà et là, censées jouer le jeu, arboraient des sourires crispés. Elles occupaient pour la plupart des postes subalternes – les fameuses dactylos –, à quoi s'ajoutaient une ou deux gardiennes de la paix que l'on reconnaissait à peine en tenue civile, fraîchement maquillées.

Lilley se fraya un chemin jusqu'au comptoir, où Laidlaw buvait un whisky en tirant sur sa cigarette entre chaque gorgée. C'était un homme assez séduisant, aux épaules larges et à la mâchoire carrée, qui réussissait à afficher un air sombre au milieu de ses congénères, comme si, à l'approche de la quarantaine, la vie l'avait déjà soumis à un cruel défi. Il traînait des casseroles – Lilley avait eu vent de quelques épisodes –, mais l'heure n'était pas encore venue d'émettre un jugement.

« Je vous ai raté à la gare, dit Lilley. Inspecteur Lilley… Mais appelez-moi Bob. » Il tendit la main.

Laidlaw la serra puis leva un sourcil interrogateur. « Voilà une poignée de main fort peu maçonnique…

– J'ai été recalé à l'examen d'entrée dans la fraternité quand j'ai éclaté de rire. Qu'est-ce que je vous offre à boire ?

– Un Antiquary. »

Le barman était apparu devant eux, le front luisant de sueur. « Le premier verre est déjà payé, Bob, dit-il.

– Deux Antiquary, alors.

– Apparemment, nous devons remercier John Rhodes pour ses largesses, expliqua Laidlaw.

– On accepte de se faire payer des coups par les gangsters maintenant ?

– Pourquoi changer une habitude installée depuis toujours ? En plus, c'est un plaisir de faire plaisir… John le comprend, ça.

– Vous le connaissez ?

– Il est arrivé qu'on se croise.

– Et Cam Colvin ?

– Pas aussi souvent. C'est un truand qui s'entoure de gens comme lui.

– Pas John Rhodes ?

– John aime les hommes qui ont des cicatrices à l'intérieur autant qu'à l'extérieur, mais il n'est pas comme eux. » Laidlaw termina son verre au moment où le deuxième arrivait. Il promena son regard autour de la salle. « Vous avez remarqué que les flics ne viennent jamais en simples consommateurs dans les pubs ? On dirait toujours qu'ils s'approprient le lieu, temporairement.

– Moi, ça m'évoque l'association étudiante de la fac de Stirling qui se prépare pour une visite de la reine. » Lilley fit un geste en direction de la table de Finlay. « J'ai loupé les discours ?

– Il n'y en a eu qu'un… le commissaire Frederick. Il l'avait appris par cœur. "Consciencieux", "homme de grande valeur", "irremplaçable". »

Lilley lâcha un petit rire. « Sans blague ! Son remplaçant a déjà pris ses fonctions.

– Dois-je déduire que vous n'en étiez pas fan ?

– C'était un type correct, excellent coordinateur d'équipe. Mais il n'aurait pas repéré une bouse de vache dans une étable.

– Je le trouvais sympathique, moi. Un jour, il m'a donné un bon conseil.

– Ah oui ?

– Il m'a dit que quand il bossait sur une enquête, il passait souvent une nuit à l'hôtel. Ça lui évitait de se coltiner l'aller-retour dans les embouteillages et il pouvait mieux maintenir son niveau de concentration.

– Un point pour lui, concéda Lilley. Comme un chirurgien qui balance sa blouse dans la poubelle à la fin de sa journée. Il faut se vider la tête le soir après le boulot pour ne pas ruminer à table pendant le dîner.

– Moi, j'aurais besoin d'une nouvelle tête chaque jour, Bob, et même au marché de Barras[1], on n'en trouve pas. » Laidlaw prit une cigarette dans son paquet et Lilley refusa celle qu'il lui offrait. Une main se posa lourdement sur son épaule. Il pivota et se trouva face à Ernie Milligan qui souriait de toutes ses dents.

« Ça va, Bob ? » dit Milligan.

Lilley voulut faire les présentations.

« L'inspecteur principal Milligan…

– On se connaît », coupa Milligan. Il examina ostensiblement la tenue de Laidlaw. « Faudrait vous trouver un costume

1. Grand marché couvert à Glasgow.

chez Rowan's, mon vieux. Dites-leur que vous venez de ma part. Sapé comme vous êtes, là, ça ne fait vraiment pas pro. » Il se tourna ensuite vers le barman. « Deux lagers, extra fortes. »

Milligan était tout rouge, avec sa cravate de travers. Il commençait à grisonner et ses cheveux trop longs ne plaisaient pas au commissaire, à qui il répondait, pour sa défense, qu'avec ses cheveux il se fondait dans la masse, un peu comme la porte d'une grange au milieu d'une expo-vente de râteaux. Lilley remarqua le changement immédiat dans l'attitude de Laidlaw en présence de Milligan, la tension qui l'avait saisi, aussi visible qu'un piège dont on a écarté le camouflage.

« On a bossé ensemble en tant qu'agents enquêteurs, il y a longtemps », continua Milligan, qui, manifestement, ne percevait pas l'hostilité pure émanant du mètre quatre-vingt-cinq de son interlocuteur. « Après, l'un de nous a grimpé les échelons, tandis que l'autre est resté en bas parce qu'il a le vertige. » Les deux pintes arrivèrent sur un plateau, que Milligan attrapa d'une main ferme. Il fit un clin d'œil en direction de Laidlaw avant de se tailler à nouveau un chemin parmi la foule.

« Voilà pourquoi j'éprouve une certaine sympathie pour un flic comme Ben Finlay, déclara tranquillement Laidlaw. Ce n'est peut-être pas une flèche, mais il sait faire la différence entre le bien et le mal.

– Pourquoi ? Ernie Milligan ne sait pas ?

– Ça ne le dérangerait pas de porter un uniforme avec une croix gammée sur la manche. Du moment qu'on le laisse mener tranquillement ses enquêtes, il ne se plaindrait pas et ne se donnerait même pas la peine de réfléchir.

– J'ai comme l'impression que vous le lui avez dit en face.

– Il faut parfois juger un livre à sa couverture. Dans les pages de Milligan, il n'y a rien qu'on ne puisse déceler d'un simple regard. » Laidlaw termina son whisky.

« Parlant de bouquins, dit Lilley, je suis passé devant votre bureau… Ça change du *Droit criminel* ou des *Règles de circulation routière…* »

Laidlaw esquissa un sourire. « Unamuno, Kierkegaard et Camus.

– C'est pour nous rappeler que vous êtes allé à la fac ?

– Je n'y suis resté qu'un an, et je n'ai pas particulièrement envie de le crier sur les toits.

– Pourquoi ces livres, alors ?

– On sait où un crime finit, expliqua aimablement Laidlaw. Avec un cadavre, souvent, puis un procès et quelqu'un qui va en prison. Mais où commence-t-il ? Cette question-là est bien plus épineuse. Si on pouvait remonter aux origines, peut-être serait-il possible d'agir en amont et d'empêcher les crimes de se produire.

– La prévention de la criminalité, ça existe déjà. »

Laidlaw secoua la tête. « Ce ne sont pas des flics comme vous et moi qu'il faut, mais des sociologues et des philosophes. D'où les bouquins…

– J'aimerais bien voir Socrate patrouiller les cités de Gallowgate un soir de match entre les Celtic et les Rangers.

– Moi aussi, ça me plairait. Vraiment. »

Le téléphone sonnait depuis un moment derrière le comptoir. Le barman trouva enfin le temps de décrocher et colla sa main contre une oreille pour mieux entendre. Après avoir parcouru la salle du regard, il laissa le combiné pendre au bout du fil pendant qu'il allait chercher quelqu'un. Un instant plus tard, il revenait avec le commissaire. Quelle que fût l'information qu'il reçut, Robert Frederick parut dessoûler immédiatement. Les personnes les plus proches étant Lilley et Laidlaw, il les fixa longuement tout en écoutant son correspondant, puis, lorsqu'il eut rendu le combiné au barman, se tourna vers eux comme s'il allait leur annoncer le montant exorbitant de leurs consommations.

« Vous venez d'arriver, hein, Bob ?

– Désolé, j'ai raté votre discours. Jack m'en a fait un condensé. »

Frederick ne releva pas. « Tous les deux, vous allez vous rendre immédiatement à un pub, le Parlour... On a trouvé un corps dans la ruelle derrière. Il se pourrait que ce soit Bobby Carter. »

Laidlaw réagit le premier. « C'est en plein dans le Calton[1]. Le territoire de John Rhodes.

– Précisément, donc nous devons être très prudents. Les gars ici ne sont pas en état de vous accompagner pour l'instant, mais nous vous rejoindrons dès que possible.

– Message reçu, dit Lilley.

– Et compris ? » Frederick regarda Laidlaw, à qui manifestement la question s'adressait.

« Absolument », répondit Laidlaw, les yeux sur le cendrier dans lequel il écrasait sa cigarette.

1. Quartier pauvre de Glasgow, royaume de la drogue et de la prostitution.

4

Après un bref coup d'œil au cadavre, Lilley et Laidlaw confièrent la scène de crime aux techniciens et poussèrent la porte du Parlour. Une ambulance ainsi que deux voitures de police étaient déjà rangées le long du trottoir, gyrophares en marche. Tels des signaux de fumée, elles avaient fait sortir de leurs tipis les membres des tribus locales. Le Parlour y gagnait une clientèle temporaire. Mais une table se détachait des autres et bénéficiait d'un statut particulier. Y étaient assis deux jeunes gens, un homme et une femme qui ne resteraient pas longtemps ensemble, à en juger par leur langage corporel. Pendant que Lilley se dirigeait vers le comptoir, Laidlaw s'installa en face du couple.

« Je m'appelle Laidlaw, dit-il, je suis enquêteur de police. C'est vous qui avez trouvé le corps ? »

Ils répondirent par deux hochements de la tête, les yeux fixés sur la multitude de verres posés devant eux. Chacun dans le pub voulait pouvoir clamer qu'il leur avait payé un coup. C'était leur quart d'heure de célébrité, mais la fin approchait.

« Une voiture va vous emmener au commissariat pour qu'on prenne votre déposition. Est-ce que vous avez vu quelqu'un ?

– Personne qui respirait encore », répondit le jeune homme avec un soupçon de l'arrogance qui, d'après Laidlaw,

devait être son comportement habituel. Il portait une veste à carreaux, une chemise en jean, et les tatouages réalisés en amateur sur le dos de ses mains devaient remonter à ses années de collégien.

« Comment tu t'appelles, mon gars ? » Laidlaw ne se donna pas la peine de sortir son carnet. De toute façon, ils raconteraient la même chose dans la salle d'interrogatoire. Il essayait seulement de se forger sa propre opinion.

« Davie Anderson.

– Et qu'est-ce que tu fais dans la vie, Davie ?

– Mécanicien.

– Dans cette branche tu auras toujours du boulot… Et toi, jeune fille ?

– Je m'appelle Moira.

– Est-ce que le père et la mère de Moira avaient de quoi s'offrir un nom de famille ?

– Macrae.

– Moira est serveuse à l'hôtel Albany, ajouta Anderson.

– Très chic… Vous vous êtes rencontrés là-bas ?

– Je répare pas des Rolls-Royce ! On s'est connus en boîte.

– C'est la première fois que vous sortez en tête à tête ?

– La deuxième. »

Laidlaw fit mine d'admirer le décor. « Tu sais comment impressionner les femmes, hein, Davie ?

– On a mangé chinois...

– Et ensuite, ici, pour un dernier petit verre, plutôt que Chez Joanna's ou au Muscular Arms. » Laidlaw hocha le menton pour montrer qu'il approuvait. « Après quoi j'imagine que la ruelle, c'était ton idée ? Vous habitez encore chez vos parents, tous les deux, pas moyen d'être tranquilles à l'intérieur. Le temps n'était pas terrible ce soir, mais bon, quand on n'a pas le choix…

– Il a dit que c'était un raccourci, déclara Moira en croisant les bras, formant comme une barricade impossible à abattre.